

uni

Les révolutionnaires sont finalement
devenus les plus arriérés de tous les
Occidentaux sans cesser d'être les
plus perturbateurs.

Auguste Comte.



Rédacteur:

Paul-Eugène Rochat

7, ch. de Grande-Rive
Lausanne

28 10 215

Administration:

Jean-Philippe Chenaux
4, av. Edouard-Rod
Lausanne

action

abonnement annuel : Fr. 3.—

Mensuel

CCP. II 224 94, Lausanne

De tout et de rien

Pour commencer, rien : le M.D.E. (Mouvement Eminemment et Résolument Démocratique des Etudiants) va essayer de se faire prendre au sérieux. Les petits riens font les grands dangers. L'usage des nouveaux étudiants, il met le pied une organisation de traite des oranges, opérant à grands coups de bals, conférences, manifestes, etc., jouissant de fonds non négligeables (ne serait-ce que pour payer les conférenciers étrangers) et d'une certaine « grande » presse, ne indulgence qui confine à la compli-

En face de la propagande coco-progressiste, il n'y a qu'Uni-Action pour harceler les étudiants et oser dire que les tueurs du F.L.N. ne sont pas les esprituels d'Ivanhoe ou de Guillaume Tell et que le « sens de l'Histoire » et la conscience universelle ne sont que des

mythes pour cerveaux en voie de sous-développement.

Chose curieuse, la vérité a du succès ; nous avons obtenu une audience que nous n'osions espérer : montée en flèche des abonnements qui nous a permis de passer de la forme photocopiée du premier numéro à un journal imprimé, mise en lecture de journaux jusque-là proscrits à la Bibliothèque cantonale et de nombreux témoignages confirmant qu'Uniac venait à son heure.

Mais nous devons faire mieux. Uniac est un journal indépendant de tout parti politique. Or, l'indépendance coûte cher et, pour poursuivre notre tâche de salubrité publique, nous avons besoin de l'aide de tous les étudiants nationaux.

S'abonner, c'est nous aider.

Uni-Action.

Etudiants,

voici ce qu'ils vous préparent

Nous avons écrit dans Uni-Action que les non-communistes faisant le jeu des marxistes leur rendaient d'inestimables services en leur servant de paravent. Ceci est incomplet et nous aurions dû ajouter: ils peuvent aussi nous être utiles en faisant des gaffes monumentales.

A la fin du semestre dernier, les « progressistes » de Genève, qui dirigent l'Ecritoire, nous ont envoyé une publication. Ces messieurs sont, dit-il, « mendésistes ». On sait que les mendésistes sont pour la plupart aujourd'hui membres du P.S.U. (Parti communiste unifié) dont le programme

postule l'ouverture à gauche, c'est-à-dire au Parti communiste.

On déménage

Dans le numéro que nous avons reçu, outre un vibrant éloge du fantomatique M.D.E. de Genève, on trouvait un invraisemblable article, intitulé « L'Université de papa: moribonde » (?), qui, comme on va le voir, concerne aussi les étudiants lausannois. L'auteur y expose son idée: la restructuration (?) des universités romandes. Et voici ce que cela donne: Pourquoi ne pas concentrer à Lausanne nos Facultés romandes de

sciences et à Genève les Facultés de lettres et de droit de Genève et Lausanne ?

Comme on le voit, cette proposition abracadabrante ne présente très exactement que des inconvénients: les étudiants lausannois de droit et lettres en seraient réduits ou à louer une chambre à Genève (pour ceux qui en ont les moyens), ou à faire quotidiennement le voyage, frais supplémentaires auxquels viendrait s'ajouter au moins un repas, sans parler de la perte de temps. Les mêmes problèmes se poseraient évidemment pour les « scientifiques » de Genève. Le projet des « progressistes » de l'Ecritoire ne résoudrait donc aucune des difficultés déjà existantes — ce qui serait la moindre des choses pour des gens qui se réclament du progrès — mais en créerait de nouvelles.

Aveux spontanés

Mais alors, où veut-on en venir et que cache cette ahurissante proposition ? Notre penseur « progressiste », lui, avoue ingénument: Les étudiants, sortis de leur milieu, prendraient conscience de la nécessité d'un syndicalisme étudiant¹.

Et voilà pourquoi votre fille est muette. Le procédé est bien dans la tradition « gauchiste »: créer une situation catastrophique de façon à pouvoir en profiter, fabriquer le scandale de toutes pièces pour le dénoncer ensuite et crier à la nécessité de s'en remettre à « eux » pour résoudre des difficultés qu'ils ont eux-mêmes provoquées. Il reste à espérer que les étudiants ne se laisseront pas « restructurer » ni « syndiquer » (dans le sens que vous savez) par des zozos MDEistes, MenDEistes ou autres.

P.-E. Rt.

¹ Quant aux professeurs, naturellement, ils prendraient de leur côté conscience de la nécessité d'adhérer au Syndicat des commis-voyageurs contraints qu'ils seraient à la navette Lausanne-Genève.

Il n'y a rien de tel que la démocratisation des études. Mettons que l'opération consiste à faciliter à quiconque l'accès aux études secondaires et supérieures, sans que la pauvreté du sujet puisse être un obstacle.

Malheureusement, l'idée a été déformée en passant dans les pensoirs de ceux qui se préoccupent de réalisations « sauciales ». D'abord, comme on confond diplôme, culture et enseignement professionnel, on juge qu'il ne faut pas restreindre l'accès des susdites études, puisque chacun a droit à la culture. De plus, on voit dans la gratuité de l'enseignement le meilleur moyen de le démocratiser. Les résultats ne tarderont pas à se faire sentir : Pléthore de zozos qui n'auront d'autre mérite que d'avoir du temps à perdre à des études pas faites pour eux (tout fils d'épicier a une vocation, semble-t-il, à devenir notaire) ; abaissement du niveau général des études, qui devront s'adapter au plus grand nombre. Avec, en arrière-fond, la création d'une super-Université pour ceux qui ne se contenteront pas de la manne intellectuelle éventée que dispenseront les universités (et les collèges) démocratisés. (Et comment!)

En réalité, la gratuité des études doit s'accompagner d'une sévérité accrue des examens qui en permettent l'entrée. Or, très précisément, ces examens deviennent de plus en plus faciles (question de mémoire, le plus souvent). D'où l'afflux qui surencombre déjà les Facultés morales

(lettres, droit, etc.) et qui menace maintenant les Facultés scientifiques (cf. la médecine).

Et puis, dans cette démocratisation, il y a le comment. Rien de mieux que la gratuité. Mais qui paie? L'Etat couvre ses frais par l'impôt (quand ce n'est pas en haussant le tarif des inscriptions... avant l'introduction de la réforme). D'où cette absurdité que tous entretiennent une université dont la plupart n'ont que faire, au lieu que ceux qui pourraient payer des études sans nuire à leur budget verseront, en acquittant l'impôt, beaucoup moins que s'ils devaient les payer entièrement. M. Golovtchiner m'a soutenu naguère que rien n'était plus juste que cette solution. C'est une évidence qui ne m'éblouit pas.

Nous en sommes encore, dans le canton de Vaud, au système des bourses. Il se trouvera certainement des malins pour n'en être pas satisfaits, parce que pas révolutionnaire. Mais en règle absolue, ce qui est révolutionnaire ne produit d'effet que sur le papier. Sans que le système des bourses soit parfait, d'ailleurs. Preuve en soit qu'on devrait le compléter par des examens un peu plus filtrants pour l'entrée dans les facultés non techniques. Sans parler de la refonte complète du système d'études scientifiques. (De futurs ingénieurs, faire du latin!)

La politique est l'art du possible. Pourquoi voudrait-on faire une politique des études qui péterait dans l'azur?

J.-P. MOSER.

« Zozologie » ? ... Non! ça n'est pas coquette! Le mot « zozo » existait d'après le dictionnaire Quillet, si « niais », « naïf ». Sous la rubrique « zologie », c'est donc une étude poussée « sommités intellectuelles » qu'« Union » se propose de présenter.

Les journaux sont la source intarissable d'articles profonds, réfléchis, voire sophistiques. Pourquoi ne pas relever quelques-uns d'entre eux et n'en pas faire fiter tous ceux à qui, par malheur, auraient échappé? La généreuse démocratie donne à chacun le droit de s'instruire et d'instruire les autres. Merci, démocratie de nous avoir donné, dans la « F d'Avis de Lausanne » du 31 août, l'article « lucide » d'Henri Hartig, à dont voici un extrait:

« Va-t-on laisser proliférer la cité-jardin ou moins réglementée de villas aversades? Va-t-on laisser l'homme s'exclure de la communauté et vivre enfermé et taire derrière les barrières qu'il a même dressées? ... C'est la négation de la vie communautaire... Supposons que les autorités aient les moyens d'ordonner dans un périmètre donné, toutes les constructions à construire soient groupées en village... Mais qui s'occupera alors des champs environnant le village?... Et la solution suppose d'abord un Etat puissant et une armée d'employés communaux. »

Par manque de place, autant que de pitié, il faut taire quelques lignes de ce vaillant fourrier qui s'inquiète au sujet du sort du troupeau de vaches communales — celui-ci nommé, évidemment, après ses bêtes!

Le problème de l'aménagement du territoire est difficile à résoudre... Qui confie à quelque esprit éclairé et consciencieux avec logique et désintéressement, résoudre l'énigme! Aucune impossibilité financière. Il suffira de supprimer cette classe de géoïdes et d'égoïstes, emmurés dans « villas à jardins » et ce sera aussitôt le triomphe de la vie communautaire. Nous fera « frères dans l'anonymat » nous laissera le droit d'obéir ».

SUZETTE MO

Une exposition instructive

Lorsque l'Exposition française s'installa à Moscou, les organisateurs emmenèrent avec eux des ouvriers parisiens pour les travaux d'aménagement. Signalements, en passant, que la plupart des livres exposés furent mis sous clef derrière des vitrines sur l'ordre du gouvernement soviétique, afin que les Moscovites ne puissent pas les lire. Parmi les ouvrages ainsi « saisis » figurent ceux de M. Jean-Paul Sartre. Sartre interdit en U.R.S.S.! Les communistes sont des ingrats!!! Il est néanmoins heureux que cela se soit produit à Moscou et non à Paris. Sans cela, on imagine les rugissements d'indignation de la presse progressiste.

Pour en revenir aux ouvriers français, dix d'entre eux ont déchiré leur carte du Parti, après avoir fait, dans la capitale soviétique, un certain nombre de découvertes que n'ont pas pu — ou voulu — faire les farceurs qui, de retour de voyages « organisés » (oh, combien!) en

U.R.S.S., nous chantent les merveilles du régime.

Des clous!

Il y eut d'abord l'épisode « clous et casserole ». Impossibilité d'acheter des clous à Moscou. Pour cela, il faut un bon délivré par un fonctionnaire spécialement là pour des clous! Même comédie lorsque les Français essayèrent d'acheter une casserole afin de faire bouillir de l'eau pour soigner un pied blessé. Pas de bon, pas de casserole. Et le gratte-papier chargé de délivrer les « bons de casserole » était absent de la ville ce jour-là.

Vive Popof!

Puis vint l'épisode « Vespa ». Les ouvriers russes travaillant à l'Expo vinrent au travail sur de magnifiques

scooters, étrangement neufs. Fiers de les leur montrer à leurs collègues français, affirmant qu'il s'agissait d'une invention récente et russe. Dans une naïve ignorance, ils les mettaient à peu près sur le même plan que le « Vostok », un miracle de la science soviétique. Calmement, les Français expliquèrent qu'ils connaissaient la fameuse invention depuis plus de cinquante ans. Les Moscovites n'en voulurent rien savoir: le scooter venait d'être inventé... en Russie!

Enfin, rigolard, l'un des Français sauta sur un scooter, démarra et fit un petit tour avec une facilité déconcertante bien qu'il savait s'en servir et par conséquent, « il y en avait au moins un en Occident ». Stupéfaits, désarmés, les ouvriers russes finirent par « man-

Zozopathogénie

Des millions d'individus vomissent, en silence, le communisme; partout cette doctrine exécrationnelle est dénoncée comme « la » monstruosité du siècle. Partout, en exceptant toutefois l'« écume » de notre société occidentale: les milieux progressistes; par quelle contorsion ces gens-là peuvent-ils croire encore au marxisme-léninisme ?

La progression du communisme relève de facteurs multiples; mais, dans le cas qui nous intéresse — l'université — il en est certains qu'il faut placer en tête de liste, ceux qui relèvent du « psychique » de l'individu.

Les « cérébraux »

C'est d'abord qu'une idéologie comme le marxisme correspond à ce conformisme intellectuel qui fait passer la théorie avant la réalité; le militant du M.D.E voue un véritable culte aux kolkhozes soviétique, à la Commune populaire de Mao Tsé-toung et au nouvel ordre économique et social que le révolutionnaire Castro et le marxiste bon teint Che Guevara ont édifié à Cuba. Mais la prospérité extraordinaire du Danemark, par exemple, ou celle qui règne à Costa-Rica, cette voisine de Castro qu'on appelle la « Petite Suisse de l'Amérique centrale » (voir les articles de Jean Dumur dans la « Gazette de Lausanne » et dans le bulletin des Editions Rencontre) n'a jamais

suscité le moindre intérêt du côté de la rue Saint-Laurent, chez ces intellectuels qui, pourtant (et sans la moindre pudeur), se qualifient de « progressistes »; car, pour eux, une théorie qui se solde par un échec (exemple type: la banqueroute du collectivisme agraire en Yougoslavie; voir également les coliques des agricultures chinoise et soviétique) est préférable à un succès sans théorie.

« Power and Glory »

D'autre part, la puissance du monde communiste joue un rôle considérable dans la séduction du marxisme: haut degré de perfection dans les réalisations scientifiques (vostoks-spoutniks, en particulier), détention d'un potentiel militaire énorme, possession d'un territoire qui ne l'est pas moins, emploi de méthodes nouvelles dans la diplomatie, en politique, etc.

Or, les progressistes de tout poil ont été complètement subjugués par cette puissance; mais lorsque le communisme sera parvenu à sa phase d'étranglement, lorsque le Colosse rouge (aux pieds d'argile, ne l'oublions pas!) s'effondrera de Vladivostok à la Potsdamer Platz, nos équilibristes abandonneront aussitôt leur attitude béate, tout comme l'effondrement du III^e Reich priva de leurs illusions pas mal de gens.

JEAN-PHILIPPE CHENAU

orceau »: on avait fait venir en toute
quelques scooters pour les prêter,
quelques leçons de conduite, aux
vriers russes travaillant à l'Expo pour
« pater » les Français. Inutile de dire
cette grotesque mise en scène ne
que très peu appréciée des Parisiens
n'aiment pas que l'on se paie leur

L'Est, rien de nouveau

Et ainsi, tout au long de leur séjour,
petits faits vinrent réduire à néant
illusions que certains ouvriers fran-
pouvaient avoir sur le « paradis des
vailleurs ». Leurs découvertes (et
s démissions) prouvent surabon-
amment qu'il n'y a rien de nouveau
chez Khrouchtchev, malgré les cris de
omphe des thuriféraires du régime
vétique et les promesses grandioses
dernier programme du Parti com-
niste d'U.R.S.S.

Quant à la mise sous clef des publica-
ons françaises, elle démontre bien
en « démocratie populaire », on con-
ue à défendre les libertés individuelles
s'asseyant dessus. Ainsi, l'Expo
ançaise de Moscou aura-t-elle été très
ructive... pour certains Occidentaux.

PAUL-E. ROCHAT.

Entre, ou le Gogol du pauvre

(suite de la page 4)

dialogue ou un monologue, mais
la représentation. S'il en était autren-
ent, à la limite, on pourrait monter
ton sur un théâtre. Et le malheur
Nekrassov, c'est que Georges,
croc, cogite beaucoup.

Sans parler des ficelles du mélodrame.
en retenons que deux exemples. Sur
isse dénonciation, le patron du quo-
ien où paraissent les Mémoires de
orges cassa aux gages une dactylo,
me communiste. Sartre nous ap-
nd que l'évincée entretient sa fille
alytique. Vous avez compris? Toute
de famille jetée sur la paille par un
ain capitaliste. Et pourquoi ne pas
uter au tableau un cul-de-jatte et
le aveugle?

Autre défaut: la séparation des tout-
ens et des tout-méchants. Les bons?
orges d'abord. Un aigrefin sans
dute, mais pas un anticommuniste. Il
sauvé. Et Véronique, la journaliste
gauche, qui a toutes les vertus. Hein,
qu'on est pur tout de même quand
est à gauche? Naturellement,
orges et Véronique finiront par
simer et, ensemble, fausseront com-
gnie aux pervers. C'est-y pas plus
atil comme ça? Les méchants? Ce

sont les anticommunistes, bien sûr, qui
sont tels, non par conviction, mais pour
garder leurs gros sous. Ils passent leur
temps à mentir sans scrupule et à
empêcher les pauvres de se révolter en
les intoxiquant par des journaux « opti-
mistes ». Imagerie d'Epinal.

Une pièce à ne pas donner à lire aux
quelques millions de réfugiés des pays
communistes. Des fois qu'ils auraient
par expérience une autre opinion que
celle de Sartre.

JEAN-PIERRE MOSER.

Coup de bourse

Voici un petit texte extrait du « *Vysoka Skola* » (Prague), de septembre 1959, qui donnera une idée des critères sur lesquels se basent les communistes (lorsqu'ils tiennent les leviers de commande) pour l'attribution de bourses aux étudiants: « Chaque étudiant doit comprendre que sa bourse lui a été attribuée par une libre décision de l'Etat et qu'il doit en manifester de la reconnaissance. Il doit participer activement à la vie politique, travailler avec intérêt dans les organisations de masse. » Suit la liste: Mouvement des syndicats révolutionnaires, Société d'amitié russo-tchèque, etc. Et enfin: « Cette participation doit être, avec d'autres faits, prise en considération pour la détermination de la catégorie de la bourse... »

IMPRIMERIE DU GOLF, ÉPALINGES

Notre concours

L'un de nos amis de Genève nous a appris la signification que, dans cette ville, de sympathiques « mauvaises langues » ont donnée au sigle M.D.E.: Moscou Dupe les Etudiants. Ce qui nous a donné l'idée d'un petit concours ouvert également aux non-étudiants... Il s'agit de trouver une interprétation aussi déviationniste et irrespectueuse que possible des trois lettres M.D.E.

1^{er} prix: 3 abonnements d'un an à « Uni-Action », aux noms que vous nous indiquerez.

2^e prix: 2 abonnements d'un an à « Uni-Action », aux noms que vous nous indiquerez.

3^e prix: 1 abonnement d'un an à « Uni-Action », au nom que vous nous indiquerez.

Toute personne qui nous enverrait une solution trop favorable au M.D.E. sera impitoyablement châtiée et recevra, en punition, un exemplaire de la revue du M.D.E. Les réponses seront publiées dans « Uniac » de novembre.

Nous rappelons qu'« Uni-Action » est toujours en vente chez Mme J. Liniger, magasin de tabacs, av. de Cour 17 (près E.P.U.L., direction av. de la Harpe).

Un intellectuel « engagé »

Vers le milieu du XV^e siècle, Aristos tenait à Byzance une école de philosophie. N' imaginez pas un de ces rêveurs abstraits vivant au milieu des livres et dont l'horizon se limite à l'écritoire. De toutes ses forces, il aspirait à être de son temps, ne craignant pas les solutions hardies ni les initiatives que les gens bêtement réactionnaires jugent paradoxales. Aristos, qui était chrétien, comme tout le monde à Byzance, s'avisait, par exemple, que le christianisme était insuffisamment prêché dans les maisons closes. Fidèle à son principe d'aller au peuple et de ne mépriser personne, il conçut le projet d'une congrégation, les « Ouvrières de la Rédemption » ; il s'agissait, pour ces femmes héroïques, de s'offrir comme volontaires dans les lupanars de la capitale, afin d'y assurer auprès des pensionnaires et de la clientèle tous les bienfaits de la présence chrétienne. Malheureusement, le Patriarche, égaré par les préjugés d'un autre âge, interdit cette expérience, au moment où de nombreuses dames, qui appartenaient presque toutes à la meilleure société, faisaient parvenir leur adhésion.

A cette époque, le grand danger venait des Turcs, maîtres de l'Asie-Mineure, et qui déjà prenaient pied en Europe. Aristos ne les craignait pas. Chaque jour, devant ses nombreux élèves, il soutenait que les musulmans sont des chrétiens qui s'ignorent, ce dont il faut les aider à prendre conscience. La preuve, c'était que l'islam, en imposant la circoncision à tous, sans distinction de rang social, établissait en une certaine manière l'égalité, forme suprême de la charité. Comme cette vertu est le fond même de l'Évangile, la circoncision obligatoire montrait (si on peut dire) que les musulmans étaient, à leur insu, les seuls vrais chrétiens. Envers eux, Aristos conseillait une « attitude positive », et il tenait en particulière abomination tous ceux qui voyaient, entre la religion chrétienne et l'islam, des contradictions irréductibles.

Venait-on à lui citer des textes musulmans qui infirmaient sa thèse, il ne se troublait pas : simple malentendu, qu'il appartenait aux chrétiens de dissiper. Lui parlait-on des chrétiens d'Asie-Mineure, massacrés par milliers, il tenait sa réponse prête : « Ne mettez pas l'accent sur les aspects négatifs ; les Turcs pourraient à bon droit vous reprocher votre manque de tact. Vous savez bien (mais vous faites semblant de l'ignorer, car vous êtes de mauvaise foi) que ces gens ont été mis à mort non comme chrétiens, mais pour avoir fait travailler leurs domestiques. S'ils s'étaient montrés conséquents avec leurs principes, il ne leur serait rien arrivé », etc.

Une de ses maximes de prédilection était que jamais il ne fallait soutenir la violence, même indirectement. Il conseillait donc à ses élèves de refuser tout service dans l'armée et dans la flotte, et il fit circuler une pétition pour demander au souverain de consacrer désormais au soulagement des pauvres les sommes que chaque année l'Etat gaspillait à entretenir les remparts. On lui fit un procès, pour incitation au refus de servir. Ce fut un beau tapage. Aristos, qui risquait au plus vingt jours de prison, déclara devant le tribunal qu'il était prêt à souffrir et à mourir pour ce qu'il savait être le devoir et la vérité. Même certains de ses adversaires vinrent pour se porter garants de sa sincérité, pour protester, au nom de la dignité humaine et de la liberté de l'esprit, contre son inculpation.

Les juges, perplexes, lui infligèrent deux jours, avec le sursis. La foule cospua le tribunal et fit au philosophe une ovation prolongée. Aristos vit le nombre de ses élèves doubler. Le sultan Mahomet II lui écrivit pour le féliciter de sa lutte courageuse en faveur de la paix et de la compréhension entre les peuples, et il lui fit parvenir, par l'intermédiaire d'un banquier vénitien, un très généreux cadeau. Aristos reçut le banquier dans le jardin attenant à sa belle maison. Ses disciples favoris l'entou-

raient. Devant un bassin de marbre jaillissantes, au milieu des rares et des statues, le philosophe déclara : « Une fois pour toute, j'ai choisi de me tenir avec les opprimés, les pauvres, les méconnus. Cela m'a coûté cher, et pourtant jamais je n'ai eu un instant de regret. » On voyait, sur tous les visages, couler des larmes d'émotion.

Quelques années plus tard, le 15 mai 1453, les Turcs s'emparaient de Byzance. Lorsqu'il apprit que l'empereur Constantin venait de mourir, les armées turques, le philosophe remarqua : « Où le menait sa politique opposée à l'histoire. » Peu après, les Turcs arrivaient chez lui. Aristos leur résistait sans trop de crainte. Il tenait dans sa main la lettre du sultan, pour faire valoir qu'il était son ami.

Des Kurdes enfoncèrent la porte et ruèrent sur lui. Quand le philosophe fut relevé, il était couvert de meurtrissures, avec des dents cassées et un œil enflé. Les manuscrits, les livres, les bijoux précieux flambaient, en tas, au milieu de la cour. Le jardin retentissait de coups de dents : on y massacrait tous les animaux, l'un d'eux ayant prétendu que sa fille.

Aristos fut transporté dans l'enceinte d'un palais donné par le sultan à ses officiers. Il lui fallait veiller à la garde des stalles demeurent toujours par la faute de quoi il recevait cinquante coups de bâton. Au fur et à mesure, il était traité comme le crottin, avec ses mains, le malade ne voulant pas qu'on risquât d'endosser les jambes des chevaux.

Un matin, il vit entrer, dans la cour, un esclave palefrenier. C'était un jeune homme, qui, autrefois, parlait contre l'armée turque avec un enthousiasme admirable. A peine aperçu le philosophe que celui-ci s'écria : « Tu es toujours en bons termes avec le sultan, canaille ? » D'un ton triste, Aristos demanda : « Enfin, ma faute ? »

CASSAN

Sartre, ou le Gogol du pauvre

(A propos de Nekrassov)

Un escroc, pour fuir la police, se fait passer pour Nekrassov, ministre de l'Intérieur de l'U.R.S.S., dont on fait croire qu'il a choisi la liberté : il publie ses Mémoires dans un quotidien. Mais à mesure que s'amenuise l'intérêt qu'il suscite, sa position s'affaiblit. Au moment où la police — qui connaît sa véritable identité — se dispose à l'arrêter, il s'enfuit avec une journaliste progressiste pour dicter des aveux complets à un journal de gauche.

Représentée en juin 1955, la pièce est tombée dans un oubli auquel ne perdent

rien, ni le public ni Sartre lui-même. Le malheur, en effet, lorsque ce roman est écrit pour le théâtre, c'est qu'il ne retient pas toujours de faire de la philosophie, soit qu'elle fournisse le cadre du débat, soit que les personnages philosophes, ne manquent pas de demander, chaque fois qu'ils aient l'occasion de s'exprimer, si les autres ne passent leur temps à rectifier leur position. D'où, comme chez Dumas, une tirade à la morale bien sentie, mais toujours intempestif. Le drame n'est pas

(Suite)